

tautologie pour appuyer son appétit du monde et sa délectation à le dévorer. Sa frivolité enfantine, ses sautilllements enthousiastes, sa naïveté à consumer la vie telle qu'elle lui vient me font penser à ce Ninetto Davoli, rustique et heureux, fier et joueur, bouillonnant et curieux, que Pier Paolo Pasolini aurait laissé remonter l'histoire de l'art jusqu'à retrouver un Leonardo qui l'aurait attendu au coin d'une lumineuse Renaissance. De siècle en siècle, d'atelier en atelier, de toile en toile, notre jeune Salâi frétilant allait pouvoir hanter les musées et les grandes collections de peintures de sa présence, solaire et irrévérencieuse.

Nassim s'était quant à lui muni d'une paire de nunchakus décorés de dragons colorés, prêt à un nouveau combat contre ses propres monstres.

il se dissout dans le grain
de lumière grise et noire
appose
se tend vers son ombre
s'effleure de peau
tente les profondeurs
pour s'évanouir dans le feu

caresse tout ce qui de lui apert
sa crainte d'être là
une fascination pour s'ignorer
là où ne sait

il observe l'intérieur
où palpitent des nuits rouges
et sous les masques des masques
les visages démunis
de qui ne sait être aimé
décapité et sans âme

là où ne sait
une fêlure d'où suinte du sacré

*Als das Kind Kind war,
hatte es von nichts eine Meinung,
hatte keine Gewohnheit,
saß oft im Schneidersitz,
lief aus dem Stand,
hatte einen Wirbel im Haar
und machte kein Gesicht beim fotografieren.*

C'est alors que tombèrent les statues. Déboulonnées une à une de leurs socles, arrachées, jetées au sol et fracassées, réduites en miettes, puis en une poussière que le vent allait entraîner loin, bien loin, jusqu'aux landes couvertes d'un humus auquel se mélanger, et se transformer en une argile qu'un jour, plus tard, bien plus tard, ils viendront chercher pour en sculpter de nouvelles statues.

Iconoclastes, ils les briseront, tombées fronts éclatés contre le sol, évaporées de terreur.

car Icare
un ange choit

décapité

toutes ailes arrachées

Ground Zero

*
* *

Je me suis allongé sur le sommeil de Joe Dallesandro. Son visage endormi était tourné sur le côté, vers le frissonnement figé de nos draps défaites, vers les clignotements de la nuit et cette tension de l'ombre qui laisse entendre la possibilité d'une aube. Il respirait la sérénité de ceux qui savent qu'un lendemain leur est promis. Ses longs cheveux étales

autour de la blancheur de son front lui formaient une auréole à l'effigie des serpents de Méduse. Statufié devant tant de beauté à adorer, je penchais ma joue vers cette couronne pour qu'elle me morde et m'inonde de ses venins. J'appuyais mes lèvres sur le parfait dessin de sa joue, le bout de ma langue traçant un sillon de nacre jusqu'à la naissance de son oreille, s'en allant ensuite effleurer les courbes de sa nuque. Mon désir écarquillé de dévotion, je m'abaissais encore pour embrasser sa paupière fermée. Il maintenait ses mains posées contre sa poitrine, les doigts repliés comme s'il tenait à rester accroché à son assoupissement, quand je repoussais ses poignets contre son flanc, découvrant le doux renflement de son sein, tout en fermeté laiteuse sous laquelle, palimpseste de délicatesses animales, sourdait la ouate d'un rose ému et les sentiments bleuis de quelques veines à fleur de peau. Là, au sommet de ce pectoral aussi doux et blême qu'un souvenir de neige, germait un froissement de chintz, bouton affamé de plaisir d'une pâle anémone, sur lequel j'allais soupiner, afin qu'y éclore une volupté que j'effeuillerai un peu, beaucoup, passionnément, jusqu'à ma folie. Au rythme de son souffle, son torse se soulevait avec la lenteur de toute torpeur. J'apposais ma main sur le creux de son sternum où je pressentais des flux mystérieux, gigantesques, indomptés, traversant sa respiration. Ses cuisses entrouvertes m'invitaient à venir protéger mon émoi dans leur étai. J'appliquais ma hanche sur son pubis, j'ajustais ma respiration aux battements de son artère iliaque, j'appuyais mon flanc affolé sur le lacté tendu de la peau de son ventre, abaissant ma poitrine contre le renflement de sa gorge, où j'abdiquais mon exploration en me laissant entièrement sombrer, jusqu'à ce que le lent roulement de son sein s'accorde au mouvement de ma propre poitrine.

anamorphose
m'en aller dans le ventre de Joe Dallesandro
spéléologie amoureuse
où s'abdique le reste du monde
canope de son souffle
soupire à poings fermés

C'est là que la licorne noire se fit bousculer par un minotaure quelque peu brutal qui, profitant de la songeuse lenteur de l'équidé, l'obligea à s'asseoir sur l'érection flamboyante de son phénoménal pénis. Le gardien du labyrinthe était depuis longtemps amouraché de la belle hautaine. Cette saillie, aussi crapuleuse que celle des vils chiens de rue, émut tant les passants qu'il se dit encore, dans les alcôves des vieilles demeures de la Kasbah, tapissées de salpêtres, de funestes songes et de désirs irréalisés, qu'en ce temps de légendes une corrida avait éclaboussé de sang, de foutre et de fureur les ruelles de la médina.

amant à coups d'estocs
flamboyer de banderilles
épris d'un filet de sang

Retenue par une longue nouée à un vieil anneau de bronze, l'un de ceux-là mêmes auxquels, il y a fort longtemps, les paysans venus les jours de marché de la campagne environnante avaient pour habitude d'attacher leurs mules, acculée contre le mur lépreux de la vieille *zaouia* en ruine, marabout abandonné des Croyants comme de la mémoire des mécréants, la licorne noire supportait les assauts de ce minotaure rustique, féroce et bouleversé d'ainsi monter l'objet de ses prières.

toréer à désir
un bréviaire de fornication
à l'ombre d'une confrérie
précis d'accouplement
et les mystères de la foi
comme les ivresses d'un *dhikr*
et tout autant de saccades

Si le lecteur de ces inepties y prend bien garde et autant de soin, se concentrant sur l'épaisseur de la prose, il pourrait devenir l'objet d'une véritable révélation, voyant apparaître sur la page, à l'instar des traces

sur le suaire de Turin, le sage, démuni, intense, serein et si lointain visage du *Salvator mundi* d'Antonello da Messina.

en naîtra un songe, quelques monstres et de bien sombres diableries
je vous ouvre mon mystère
retable, toutes ailes déployées

leporello et boustrophédon

*Als das Kind Kind war,
erwachte es einmal in einem fremden Bett
und jetzt immer wieder,
erschiene ihm viele Menschen schön
und jetzt nur noch im Glücksfall,
stellte es sich klar ein Paradies vor
und kann es jetzt höchstens ahnen,
konnte es sich Nichts nicht denken
und schaudert heute davor.*

Le retable, posé sur l'eau, forme un radeau qui saura largement nous sauver de la noyade, tant attendue à ce stade du récit. Bien modeste barge, certes, mais qui saura rester à flot dans le déluge. À sa proue, Nassim regarde l'horizon chavirer. Couvert d'un linceul en guise de pagne, il se tient accroupi, ses bras tendus et écartés devant lui, les coudes appuyés sur les genoux. Il a ceint ses cheveux d'un turban qui lui forme une auréole lumineuse. Il ressemble ainsi à un grand oiseau de proie cloué au sol et prêt à mourir, ou à un Christ descendu de la croix et retenu aux épaules par deux anges invisibles. Les veines qui marbrent ses bras et ses jambes, venant affleurer à peine sous l'ambre de sa peau, lui confèrent l'apparence noueuse de l'écorce d'un vieil olivier, ou de celle d'une terre aride et assoiffée. Je l'imagine encore de la schistosité d'un rocher strié de plis soulevés il y a des millions d'années. Ses larges pieds, aguerris aux longues marches à travers les pages, appuient contre le vieux bois doré du volet central du retable et assurent au jeune

homme son équilibre dans le tangage. Nassim est las de devoir toujours ainsi lutter.

la nudité du vieux Noé
colère d'un prophète
quelles bibliques injustices
et Job ce faquin
toujours prêt à être plaint
mektoub sera le dernier mot

d'un tel acabit

freaks

à la bougie il joue de son leporello... *Mille e tre!*

Je suis entré par mégarde dans une toile de Matisse qui n'était pas une odalisque. La femme qui s'y reposait dans un grand divan, élégante égyptienne venue s'essayer à la clémence du climat niçois, enveloppée dans une éclatante robe blanche de chez Jacques Fath, éclair de lumière sur le rouge aniline des sols, ne daigna pas même m'adresser un regard. Elle songeait à un futur voyage où elle accompagnerait le maître à la rencontre des pluies diluviennes de Tanger. Bien entendu, trop infatuée, elle ne partagea pas ces rêveries avec moi, pauvre flâneur dans une œuvre de maître dont elle était le centre. Lisant dans ses pensées, je ricanais de comprendre qu'elle passait à côté de l'opportunité d'échanger avec l'un des connaisseurs les plus éclairés de la ville du détroit. Et encore : je savais, moi, qu'elle ne serait jamais du voyage! Son mépris lui faisait manquer de précieux conseils.

un livre à vent
à déplier puis replier puis à laisser souffler
et ses mille trois maîtresses d'Espagne

à corps d'acrobate et tête d'éléphant barrit tout son désespoir
 il est donc temps que ce cirque cesse
 mais... un dernier tour de piste, bonnes gens!
 elles pensent aux ivoires de l'homme à tête d'éléphant
 puis à sa sage et antique tristesse

Les mains apposées sur son modèle. Pour en saisir le grain de peau, les frissonnements, les reliefs intérieurs, les roulements infimes de muscles et les battements de vie, la circulation des lymphes et la chaleur, les tensions, la soumission et la colère, l'abandon. Les mains d'Egon Schiele appuyées sur un corps étendu et étiré comme écartelé, nerveux et contraint, le produit d'une vie de nuit et de plaisirs, de débordements, asséché de consumations ; un corps au taquet, exigeant, assoiffé et encore prêt à se donner au monde plus que jamais. Les mains d'Egon Schiele, elles-mêmes difformées de recherches, vrillées de tâtonnements, juvéniles et pourtant mûres, aussi sombres et tiraillées que le visage d'Egon Schiele, simiesque quand le peintre est face à lui-même, devant et dans son œuvre. Je les regarde encore et vois des mains de nomades, des mains de moukères enfuies des profondeurs d'antiques médinas, des doigts de romanichels, des mains marquées par les grandes migrations, par l'air de toutes les latitudes, l'essoufflement des hautes altitudes, par le regard hostile et pénétrant de tous les indigènes croisés dans le monde. Des mains d'homme. Je retrouve, dans leur noirceur de charbonnier, de mineur de fond, de terrassier, une main faite pour le travail qui raconte une même humanité, peut-être plus troublante encore, que celle exprimée dans la poigne albe, civilisée et policée, d'un raffinement entretenu pour les galeries et les grands salons des capitales, de ses pairs écrivains et savants. Une empreinte du travail qui ferait l'homme, plus que la pensée. Ou, du moins : un homme plus humain.

Il me faudrait un jour mettre en échos le physique souple et prédateur de Jesse Littell avec celui, disruptif et imploré, d'Egon Schiele, ainsi que leurs peintures respectives où la ciselure des corps, l'intaille de la

représentation, part d'un même souci pour parvenir à des résultats bien opposés, et rajouter dans cette confrontation le labyrinthe de la vieille Prague à décliner avec les perspectives viennoises. Former, par jeux d'esprit, comme à travers un kaléidoscope, le champ d'une lecture décroisée.

Ou bien serait-ce le regard lamentable du Christ moqué sur son chemin de croix, de Carl Heinrich Bloch, qui transparaîtrait ainsi, diaphane, sur le grain du papier, entre les lignes, s'immiscant à travers les caractères de ce linéal littéraire ? Pourquoi le peintre danois, à la faconde maniériste née d'un XIX^e siècle repu, héritier scandinave si tardif de Raphaël, se manifesta-t-il ainsi soudainement dans ce texte qui, en aucune façon, ne saurait être un biotope où il pourrait subsister, s'épanouir, rayonner... ? C'est bien le mystère des apparitions qui jamais ne sauraient s'expliquer, miracles du dépliement des espaces où soudain jaillit, à l'orée d'une expression de la réalité environnante, la formulation d'une tout autre tangibilité. Ainsi va la poésie, qui écorne les mille plans parmi lesquels évolue le réel, laissant surgir, jaillir, se révéler, ci et là, d'étranges outre-mondes.

ce texte est une entourloupe
 ne pas s'y fier
 si peu fier
 chemin de croix du poète
 acrobate de plans en plateaux
 et sa *via dolorosa*

édifiant opiniâtrement sa pyramide
 si peu fier
 ne pas s'y fier

La nuit striait à travers les moucharabiehs. Salaï vint s'asseoir aux côtés du vieux joueur de luth, qui s'essayait à une passacaille dont tous avaient oublié l'auteur, mais dont les notes, obstinées et répétitives, aux lentes variations enjouées et enivrantes, qui ainsi envahissaient lentement la grande demeure, étaient truffées ci et là de glissades vers des quarts de

ton ramenant la chaconne à ses origines andalouses. Le divan était recouvert de vieux tapis rapportés de Perse. Un encensoir fumait ses effluves riches des charmes d'un précieux santal. Dans les moires usées des vieux rideaux, plein d'yeux naïfs et affamés de curiosité se cachaient pour mieux voir. En sourdaient parfois même de légers rires mutins. Enfants et concubines, pourtant si farouches, ne voulaient rien rater du spectacle. Salai avait ainsi décidé de visiter la toile d'un peintre orientaliste dont le XIX^e siècle, profus de falbalas et d'autres emphases décoratives, avait perdu le nom dans ses excès d'arabesques et de volutes. Salai observait avec une tendresse amusée la dextérité du vieil eunuque musicien. Il devait être un esclave, né dans le palais, tant ses manières policées étaient troublantes d'urbanité. Toujours aussi frivole et déconcertant, Salai appuya sa joue contre l'épaule du vieux luthiste, ferma les yeux dans un mouvement que l'on aurait pu croire d'un lyrisme mièvre, mais qui en fait n'était qu'un précieux aveu de simplicité et d'humaine reconnaissance. Le vieil esclave, à la peau noire tannée par des millénaires de soleil et une vie entière dans les ombres du harem, le savait et continua à jouer.

le soldat s'est assis sur un genou de l'accordéoniste
 que de rires dans le bastringue
 et les cris d'un harmonica
 des regards pleins de secrets
 un couteau replié dans une poche
 des chuchotements au creux de l'oreille

précisément là où les femmes mutines
 et coquettes versent quelques gouttes
 de l'opulence d'un parfum du soir

attrape-mouche, a-t-on moqué

La même essence que portait Judith, je veux dire le modèle peint par Lucas Cranach, mais je ne parviens pas à savoir s'il s'agissait de l'Ancien

ou de Cranach le Jeune, tant un grand nombre de têtes d'Holopherne ont été décapitées dans ce XVI^e siècle amateur de jeunes femmes au caractère tendre, mais prêtes à pourfendre les foules pour défendre leur idéal. Les prémices d'une préciosité qui allait bientôt dessiner ses Cartes de Tendre à coups de décapitations aussi soyeuses que lumineuses. Je pense ici à cette Judith que différencie une imposante émeraude, pendentif serti d'or prêt à plonger dans le creux de la poitrine de la belle. Elle est jeune, rousse et gironde comme on l'est lorsqu'on est de bonne naissance. Un léger double menton souligne la pâleur à peine rosée de son teint. Son regard est glacial et l'on comprend, derrière la joliesse des traits et des manières d'une fille de grande famille, la détermination d'une reine ou d'une empoisonneuse. Elle aurait pu être une Borgia, telle que le mythe rapporte le caractère de ces princes. Elle porte, encore levé, le glaive qui trancha la tête du malheureux général de Nabuchodonosor, ici réduite à une ombre have au-dessus d'un tourment sanglant d'artères, de trachées et de chairs d'une rougeur de viande mûrie. La jeune femme montre l'indifférence des triomphants qui se savent avoir pour seul et unique destin la victoire. Elle a donc accompli ce qu'elle devait accomplir. Elle fait encore preuve de l'impassibilité de ceux qui ont Dieu avec eux. Ils n'attendent aucun miracle, puisque le miracle dû et attendu se produira infailliblement. L'ivresse du bonheur des triomphes inespérés n'est pas des sentiments qu'ils connaîtront.

à genoux, susurre-t-elle, mettez-vous à genoux

Quand dans le même temps, dans la céleste mélodie d'une viole et d'un luth dont jouaient deux anges dociles, un doge – sans doute Agostin Barbarigo –, traversait le tableau pour se prosterner aux pieds de l'éloquent trône où une Madone, portant l'Enfant nu sur ses genoux, attendait impassible : il n'y a de morale que depuis le point de vue d'où nous regardons. Quand l'éthique, l'une des quêtes de ces *Cheminements*, abstraite, intangible et désincarnée, demeure une autre affaire (question posée, sans qu'il le sache, par Giovanni Bellini et laissée à résoudre dans l'infini de l'histoire pour les pauvres hères que nous sommes).